

Anne Luxereau

A quelle mode vais-je planter mes choux ?

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Anne Luxereau, « A quelle mode vais-je planter mes choux ? », *Terrain* [En ligne], 6 | 1986, mis en ligne le 23 juillet 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2905.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme

<http://terrain.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://terrain.revues.org/index2905.html>

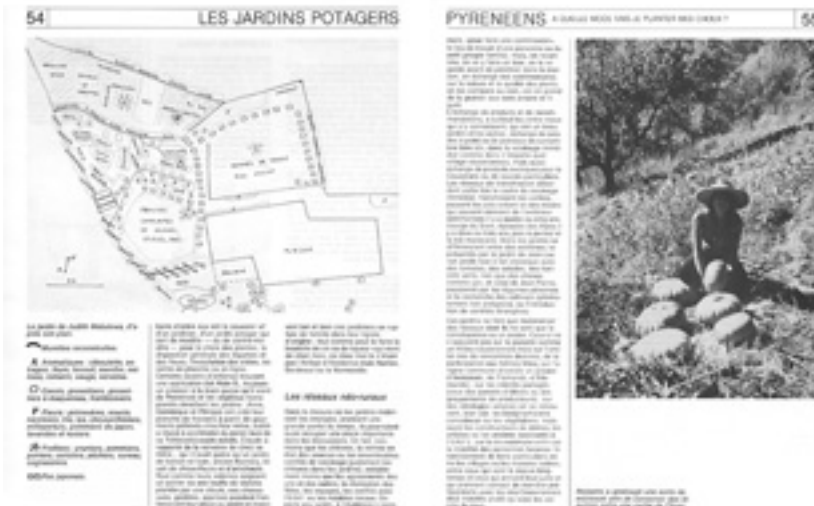
Document généré automatiquement le 03 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Terrain

Anne Luxereau

A quelle mode vais-je planter mes choux ?

Pagination originale : p. 47-56



- 1 Après les années 70, un certain nombre de jeunes adultes urbains pour la plupart, ont choisi de quitter leur ville, leur métier, leur famille, pour venir vivre dans les montagnes du Couserans ariégeois. Plutôt que de s'implanter dans les villages, les bourgs, les vallées — où d'ailleurs le foncier restait aux mains des agriculteurs locaux¹ —, ils ont préféré les écarts dépeuplés de la vallée de Massat ou de Seix, les granges isolées du Castillonnais, certains n'hésitant pas à bâtir, au-dessus de l'espace traditionnellement habité, des constructions nouvelles et hors normes locales, comme des tippies, dômes, etc. Anciens étudiants, anciens ouvriers, travailleurs sociaux ou jeunes chômeurs, ces individus venus isolément ou en petits groupes pour mettre en pratique un large éventail d'idéologies plus ou moins clairement formulées, avaient au départ une motivation commune, « fuir le système », ainsi que des aspirations à « vivre autrement », « créer d'autres relations sociales » et, pour ce qui nous intéresse ici, « retrouver le sens de la nature ». Immédiatement et parallèlement à des activités de reconstruction de l'habitat et de petit élevage de chèvres et d'abeilles, ils se sont tous lancés dans le jardinage. Or, ils n'avaient en la matière guère de savoir, encore moins de pratique.
- 2 Si la mobilité de ces jeunes gens a été, est encore grande, si les échecs ont été nombreux, il n'en reste pas moins qu'un certain nombre d'entre eux sont toujours dans la montagne couserannaise, six, huit ou dix ans et plus après y être arrivés². Ils continuent, avec des motivations souvent divergentes, nous le verrons, à jardiner. Cela signifie que ces « hippies » — *le zipi* comme les nommaient les Couserannais autochtones leur reconnaissant implicitement une identité de groupe — ou ces néo-Pyrénées — terme préféré notamment par l'administration — ont acquis et mis en pratique des savoirs, ont eu et continuent d'avoir une action sur la nature.
- 3 La question qui nous préoccupe ici est de comprendre comment ces savoirs relatifs au jardin se sont constitués chez ces jeunes adultes coupés de leur milieu familial, de leur culture antérieure. Quelle place y occupent justement le savoir incorporé même inconsciemment pendant l'enfance, le modèle du jardin des parents plus ou moins proches, des voisins, des banlieues ? Comment ces nouveaux jardiniers se sont-ils situés vis-à-vis de leurs actuels voisins ariégeois, également jardiniers mais surtout anciens détenteurs légitimes des espaces

et des savoir-faire adaptés à la montagne ? Les ont-ils imités ou au contraire ont-ils édifié leur jardin sur la différence (voire l'opposition) ou plus simplement l'indifférence au modèle autochtone ? Des réseaux de transmission des expériences et des produits se sont-ils créés entre néo-Couserannais et sur quelle base ? Y retrouve-t-on la césure entre ceux que l'on peut encore qualifier de « marginaux » — car avec une économie aléatoire et basée sur le court terme — et ceux que Ph. Ducroquet appelle les « migrants modernistes »³ ? Ou bien les jardins de ces derniers, restés ou devenus une production marginale dans l'économie domestique, restent-ils semblables aux autres alors que le mode de vie, les vêtements, la participation aux fêtes, l'inscription dans la vie locale ariégeoise témoignent d'une divergence ?

- 4 Les questions on le voit, sont touffues, à l'image de certains jardins aux allées peu marquées, envahis d'herbes, aux plates-bandes imbriquées les unes dans les autres. Elles le sont d'autant plus que les acteurs de cette activité, de cette culture, ne constituaient nullement au départ un groupe homogène (leur seul point commun étant qu'ils n'étaient pas d'ici) et sont en Ariège depuis moins de quinze ans. Les jardins leur ressemblent tant ils manifestent, au moins pour un temps, les motivations qui ont poussé chacun au départ, les passions qui les animent : Anne a d'abord planté ses poireaux en spirale « parce que c'était l'époque des procès entre chevriers et o.n.f. et (qu'elle) ne voulait pas que les poireaux lui rappellent les sapins plantés « en barreaux de prison ». Pour tenter d'y voir plus clair, allons sur le terrain, poussons les portillons, enjambons les clôtures, écoutons-les raconter l'histoire de leur jardin — qui est aussi celle de leur vie —, leurs plaisirs, leurs déboires ; mais sans perdre de vue qu'un décalage peut exister entre les faits et les dires, et qu'il est riche. Regardons ce qui pousse réellement dans cet espace particulier, et établissons des comparaisons avec les activités et les dires des jardinières nées au pays.

Quelques livres pour débiter

- 5 Contrairement aux agricultrices ariégeoises qui sont devenues peu à peu responsables du jardin de la mère ou de la belle-mère, les néo-Couserannais ont, eux, connu un premier jour, une première année de jardinage.
- 6 Que ce début ait été la remise en état d'un ancien jardin abandonné et « sali » par les ronces ou le défrichage pur et simple d'une parcelle, l'histoire du jardin est suffisamment courte pour pouvoir être remontée. Nombre d'entre ceux que j'ai rencontrés avaient déjà eu une expérience de jardinage ailleurs, notamment dans les jardins ouvriers du Nord ou dans d'autres communautés. Pour les autres, ceux qui nous intéressent dans un premier temps, c'était la découverte et, à les entendre, aucun n'a suivi le même cheminement :
- pour Afrika⁴ : « Ce sont les mémés qui m'ont tout appris ; j'ai été les aider à planter un peu tout » ;
 - pour Noisette⁴ : « Avec Miguel, on a commencé à défricher une partie du jardin, mais je n'y croyais pas. En fait c'est Jean-Marie, le paysan du coin, qui m'a montré et puis j'ai acheté des livres » ;
 - pour Ginette⁴ : « On a tout retourné en arrivant ; c'est pas sorcier, on sait ce que c'est qu'une bêche même si on n'en a jamais touché une. Et pour semer on a suivi le livre de C. Aubert (*Le Jardin potager biologique*), du moins au début » ;
 - pour Gilles⁴ : « On ne voulait surtout rien demander aux vieux ; d'ailleurs on s'était installés loin de tous » ;
 - pour Alain⁴ : « Avant de venir j'avais acheté des outils et des livres *Savoir revivre* et *Le Jardin potager biologique* ».
- 7 Discours contradictoires et qui reflètent plus l'image que l'on voudrait donner de soi que la réalité ; car dès que l'on regarde effectivement les jardins, on s'aperçoit qu'Afrika a plus planté de potimarrons que de navets, que le voisin Jean-Marie a plus donné de pommes de terre que de véritables conseils, et que Ginette ne cultive plus d'autre variété de haricots que celle de

sa vieille voisine ; nous y reviendrons. Mais ils montrent bien que ces nouveaux jardiniers se sont appuyés sur une littérature écrite : *Savoir revivre* de Massacrier (Albin Michel, 1970, Paris) ; *Le Jardin potager biologique* de C. Aubert (éd. Le Courrier du Livre, 1972, Paris) suivi de la revue *Les Quatre Saisons du jardinage*, *Le Calendrier planétaire* de Josette Ch. Ducom, les ouvrages des éditions Triades, basés sur la méthode Steiner et *Le Guide Vilmorin*, moins fréquemment compulsé.

- 8 Les Ariégeois ont de vieux almanachs, lisent les articles de leurs journaux consacrés au jardinage, consultent le calendrier des postes pour savoir si la lune va « tourner » bientôt ; cette activité qui ne s'enseigne pas véritablement, ne suscite pas de réelle discussion, donne en fait lieu à toute une littérature qui représente une des formes du savoir, plus ou moins déconnectée de la réalité locale, ne tenant guère compte de la spécificité de la montagne. En cette matière, les néo-Couserannais se rattachent à un courant de pensée tout à fait particulier et relativement neuf, plus européen que pyrénéen ou même français, il n'est que de lire les articles ou les annonces de troc de la revue *Les Quatre Saisons du jardinage* pour s'en convaincre.
- 9 La liste relativement courte et homogène des ouvrages, tous centrés sur le jardinage biologique ou biodynamique, prouve aussi combien cette activité est chargée de sens. Jardiner — mais pas n'importe comment — était, avec le petit élevage, la matérialisation de la rupture avec « le système » conçu comme opprimant les esprits aussi bien que les corps. Plus qu'un espace de pure et simple production (pourtant valorisée car permettant d'atteindre une certaine autarcie), ce jardin est espace de liberté, de réalisation des désirs voire des fantasmes, d'expérimentation, d'expression libérée aussi bien que de travail physique ; espace où s'élaborent des choses saines, bonnes et variées pour rassasier le corps aussi bien que l'esprit. « Un jardin c'est vital », vital pour la bourse et le ventre, bien sûr, mais pour tout le reste aussi et les jardinières ariégeoises pourraient le dire aussi, telle cette femme qui, entre le retour des champs et les tâches de la maison va faire un tour au jardin, « je ne sais pas pourquoi, ça me délasse ».
- 10 C'est dans cette optique que les néo-Couserannais se sont souvent préparés au jardinage alors que, fait significatif, ils démarraient dans le même temps des élevages de chèvres sans aucune littérature d'appoint, ne cherchant des livres — d'ailleurs tout à fait rares — qu'à la manifestation des premières maladies.
- 11 Cependant ce savoir livresque de base, appris avant de se mettre à la tâche, ne suffit vraiment pas à produire des légumes. Noisette par exemple n'avait pas compris que les pommes de terre devaient être buttées et que l'image des sillons de blé ne signifiait pas qu'on le semait comme des radis. A partir de ce que l'on pourrait qualifier de degré zéro de la pratique, ces nouveaux jardiniers ont développé des stratégies de recherche de « trucs » et d'expérience qui tiennent autant à leur insertion locale qu'à leurs désirs ; mais des désirs confrontés à la situation économique de chacun, car si pour Thierry et Anne, Jean-Luc et Danièle, Jean-Pierre, Gilles, qui ont des revenus non agricoles à peu près réguliers, ce qui compte c'est « de voir pousser » et « d'avoir des légumes sains »⁵, Noisette avec ses trois enfants, Judith, Arnold et leurs deux enfants, Ginette avec son mari et ses deux enfants vivent effectivement sur leur jardin et n'achètent aucun légume⁶. Les jardins pour le « plaisir » ou réservés à la pure expérience n'ont souvent pas grand-chose à voir avec ceux qui remplissent la marmite ; les premiers par exemple n'ont pas de pommes de terre « parce que c'est triste et que ça prend de la place », alors que les seconds en ont généralement un bon carré, tout comme les jardins des Couserannais autochtones.

L'expérience personnelle

- 12 Elle est fondamentale aux yeux des jardiniers, qu'ils soient néo-pyrénéens, ariégeois (ou d'ailleurs). « J'ai appris, comme dit l'autre, sur le tas », explique Mme B., agricultrice de cinquante ans à Lique en Ariège, tandis que pour Noisette, Ginette et bien d'autres, « c'est venu comme ça, en jardinant, petit à petit, en regardant à gauche et à droite, en essayant ». Cela ne

veut pas dire que le savoir des livres, de la science ou de la tradition soit inutile tant il sert de cadre de référence ; il est important pour le jardinier de savoir que certains légumes sont plus exigeants que d'autres en matières azotées, ou par exemple « qu'on ne fait pas les poireaux au mois de mai sinon ils montent ». Alain B.⁷ résume bien la situation en expliquant qu'il lit des articles d'écologie pour mieux comprendre ce qui se passe dans son jardin. Mais seule l'expérience répétée, la pratique du jardinage permet d'aménager ce savoir de portée générale, de l'adapter au cas particulier de chaque jardin, de le modifier en fonction de son propre rythme, au besoin de le contredire ; car comment trancher, par exemple, entre les assertions qui disent que pour avoir de belles carottes il faut les semer à la Saint-Jean sur l'ail, que la carotte aime la terre légère comme la cendre et bien profonde et que, pour l'ail, justement, il faut de la terre mauvaise ? « Ici, décide Marie S., quatre-vingt-deux ans, à Parès depuis sa naissance, c'est le terrain qui commande, et puis le temps » ; en miroir Ginette explique qu'elle a appris que chez elle, à l'ubac avec le gel tout l'hiver, il ne faut pas être pressé pour semer ; au point qu'elle a abandonné tout semis d'automne, rompant ce faisant avec les prescriptions de ses livres.

13 Petit à petit, année après année, à la suite de déboires et de réussites, les jardiniers ont effectué un tri, un choix pour savoir que faire pousser et comment dans cet espace minuscule et prodigieusement varié qu'est tout jardin. Une partie de ce savoir-faire est acquise par imitation : Jean-Marie, le voisin ariégeois de Noisette est venu lui montrer comment tailler un chemin dans son jardin pentu, les uns et les autres regardent ce qui se fait, surveillent les plants vendus sur le marché ; de la même façon Régine A., jeune femme d'agriculteur vivant dans le même village — mais pas la même maison que sa mère ni sa belle-mère — « regarde ce que les autres font ». Mais tout doit être à nouveau expérimenté, mis en pratique personnellement car aucun jardin n'est identique aux autres, aucun geste ne s'acquiert autrement qu'en le répétant, aucune plante ne se reconnaît d'emblée et les erreurs de désherbages intempestifs sont bien là pour le prouver. En outre, rien n'indique qu'on fasse bien cet ensemble de menus travaux répétitifs, les efforts et l'application n'étant pas en la matière un gage de réussite. Il faut en plus « avoir le goût » comme le disent les Couserannaises, ce « goût » s'appliquant à bien d'autres choses que le jardinage⁸. « Avoir le goût au jardin », c'est en effet manifester des qualités très personnelles et qui distinguent du commun : avoir une connaissance fine du jardin, de la terre, des plantes aussi bien que des techniques ; savoir profiter du temps qu'il fait et du temps dont on dispose ; expérimenter et surtout réussir ce qu'on a remarqué ou lu quelque part ; c'est en somme atteindre à l'efficacité sans en avoir l'air, l'effort dominé devenant facile, judicieusement mené, avec plaisir. Les Couserannaises sanctionnent ces qualités en disant avec admiration et une pointe d'envie que telle voisine « a le goût » ou « qu'elle réussit » ; en miroir encore une fois, les néo-Couserannais distinguent celui qui « a un beau jardin » ou « qui s'y connaît » et dont les conseils, nous le verrons, seront écoutés, suivis.

14 On parle peu en milieu couserannais de l'apprentissage ; « c'est machinal » au point qu'il n'y a vraiment rien à en dire, on s'en souvient peu si ce n'est pourtant pour citer quelques erreurs cuisantes qui témoignent bien d'une inexpérience antérieure. L'enquête chez les néo-Couserannais est à cet égard privilégiée tant l'histoire courte du jardin marque le pas à chaque fois sur « le début », nous en apprenant plus sur ce que leur a apporté la pratique. « Au début on n'avancait pas ; fallait creuser pour déterrer les racines, je revenais crevée. Maintenant non, ça ne me fatigue plus et même, depuis l'année dernière j'y crois et c'est devenu agréable » (Noisette). Apprentissage des gestes et du corps que seule la pratique peut inculquer, domestication de la terre qui s'ameublit à force de bêchages et de tours de reins, qui s'enrichit du compost et des efforts, qui « rend » enfin ce qu'on lui « donne » ; accumulation d'expériences qui créent un lien vif, affectif entre le jardinier et sa terre, son jardin ; « je ne sais pas si ça tient au terrain ou à moi... un jardin c'est vraiment très personnel ». En milieu néo-rural lorsque le plaisir vient à manquer, le jardin disparaît ou se réduit à très peu de chose alors que les femmes d'agriculteurs n'ont pas, elles, la possibilité d'abandonner. Il en va de même à Minot

où Françoise Zonabend note que « toute femme adulte (...) se doit d'avoir un jardin potager, celles qui n'en ont pas (...) encourent la réprobation⁹ ».

15 Pourtant au début et tout au plaisir de la découverte, les nouveaux jardiniers confrontés à la montagne mais aussi au soleil, ont un peu tenté n'importe quoi (en sus, bien sûr, des tomates, poireaux, carottes, radis, salades et haricots verts¹⁰) : de la moutarde chez Gilles parce qu'il avait lu quelque part que ça ameublissait le terrain, des pois chiches chez Ginette — « magnifiques mais qui n'ont rien donné » —, des lentilles chez Marie-France, des piments ailleurs et même du riz. Bref, l'expérience pure, pour accroître activement savoir et savoir-faire, encore une fois pour le plaisir (ce plaisir constamment mis en avant, règle de vie, justification des tâches mais qui entraîne aussi un certain nombre de contraintes, de manipulations). Même si le climat de la montagne a eu raison d'un certain nombre de ces essais, même si l'accueil des convives familiaux a eu raison d'autres choix moins exotiques (comme les choux-fleurs ou les épinards détestés des enfants), il n'en reste pas moins vrai que la majorité des jardiniers néo-couserannais continue à tenter en permanence, à introduire de nouveaux légumes, à changer les variétés, les expositions, les dates des semis, autant pour diversifier les produits, pour accroître les connaissances, améliorer l'efficacité que pour se conformer à un modèle autre.

16 Parallèlement, nous trouverons dans les jardins des Couserannaises, en apparence plus conformes à une norme, derrière les carrés de choux ou de pommes de terre des semis effectués en contre-lune, des pieds de tomates bouturés à partir des plants achetés sur le marché, une rangée d'épinards dont la semence a été donnée par une vacancière ou bien quelques aubergines¹¹. « Qu'est-ce qu'on risque ? » disent ces femmes, et le risque n'est effectivement pas économique car il met en jeu de petites surfaces (« j'avais un peu de place libre »), de faibles investissements en temps, en travail, en argent ; il s'inscrit dans le court terme et ne met rien de familial en cause ; il n'est pas non plus social, personne ne se moquera de ces essais, quand bien même ils se solderaient par un échec car ils font partie du jardin lui-même et du « goût ». Les discours des différents acteurs ont bien souvent un ton frappant d'analogie ; en revanche, les justifications divergent.

L'écoute des Couserannais, la confrontation des cultures

17 Les appréciations sont contradictoires au sein même des néo-Pyrénéens qui affirment comme Arnold et Judith, Jean-Pierre, Loulou, que les jardins locaux sont « moches, qu'il n'y a rien dedans et que les Ariégeois ne savent pas jardiner », et ceux qui au contraire estiment « tout » devoir à leurs voisins. Du côté des néo-Pyrénéens, la stratégie personnelle d'installation a nettement influencé la faiblesse du dialogue (« on n'est pas venu ici pour écouter les vieux mais pour vivre une expérience personnelle », « on s'est installé loin d'eux ») ; du côté des Ariégeois, les choses sont aussi moins simples que le sempiternel « ces jeunes, ils savent rien... et puis pour vivre ici il faut y être né » ne pourrait le laisser penser ; encore une fois, laissons parler les jardiniers.

18 « Au début, dit Anne¹², ce sont les hommes qui me donnaient des conseils ; chaque fois qu'un passait, il y allait de son couplet : "Alors la jardinière, faut faire comme ci, faut pas faire comme ça." En fait, eux ne mettent jamais les pieds dans leur jardin à moins d'être vieux, sans terre et sans bêtes. Ce sont les femmes qui jardinent ici mais elles étaient beaucoup plus discrètes ; jamais un conseil, jamais une remarque désobligeante et pourtant fallait voir mon jardin ! Tout au plus des surprises comme si c'était moi qui leur apprenais des choses. Il a fallu que je leur demande ; il faut toujours que je leur demande. »

19 Marie S., vieille Ariégeoise entourée de néo-Pyrénéens, fine mouche parfaitement au courant des faits et gestes de ses voisins, assure pourtant qu'elle ne connaît pas leurs jardins et qu'elle n'a pénétré dans une ou deux de leurs maisons qu'exceptionnelle. Pas ou peu de familiarité en effet entre gens du pays et nouveaux venus qui n'appartiennent pas aux réseaux de sociabilité et

ont des modes de vie qui tranchent sur ceux du pays. Grande retenue en particulier des femmes qui, encore moins que les hommes, n'ont été confrontées à des étrangers mais qui ne décrivent pas systématiquement leurs jeunes voisins, leur trouvant des qualités de courage, de vaillance, de bonne volonté contrebalancées par un cruel manque de connaissances. De surcroît, elles n'ont pas été habituées à parler jardin — histoire de femmes — avec des hommes¹³ ; or les rôles apparaissent inversés quelquefois chez les néo-Pyrénéens qui ont justement voulu rompre avec un cloisonnement jugé contraignant et chez qui la répartition des tâches apparaît d'une autre nature¹⁴ :

« Au début, c'est Loulou qui s'occupait seul du jardin ; moi je coupais les ronces dans le pré d'en face alors les voisins n'en revenaient pas » (Françoise¹⁵) ou encore : « Chaque fois qu'un copain m'aide au jardin, les hommes — pas les femmes — me font des petites remarques ambiguës » (Anne).

20 Encore faut-il s'interroger sur les modes de transmission des savoirs entre femmes, et en Couserans, se demander si elles ont réellement la possibilité de transmettre des choses très élaborées et surtout dites à leurs nouveaux voisins et sous quelle forme.

21 Les jeunes femmes ont-elles appris en écoutant ou en regardant ? Les fillettes qui aident au pèle-porc « tailluquent » la viande sans demander beaucoup d'explications quitte à se faire gentiment réprimander par la maîtresse de maison à la moindre bévue ce qui, de fait, leur apprend quel morceau choisir pour la saucisse ou le saucisson. Régine A., jeune femme d'agriculteur ariégeois, sait à quel moment planter parce qu'elle « regarde ce que les autres font » et de même « elle voyait sa tante émietter du fumier de lapin sur ses carottes », mais ne sait pas vraiment pourquoi cette dernière le faisait ; Léontine R., 59 ans, continue à planter les fèves en haut du jardin parce qu'elle a toujours vu sa belle-mère (qui avait le goût) le faire ainsi ; Adélia A. se réfère à ce que sa mère (avec laquelle elle a toujours vécu) faisait et disait ; Raymonde E. enfin qui, de fait, est la jardinière de la maison, laisse avec respect sa vieille mère répondre à mes questions car « c'est elle qui sait ». Ce n'est pas ici le lieu d'étudier ces modes de transmission entre Couserannaises ; les quelques exemples précédents suffisent à préciser que le jardinage ne s'enseigne pas réellement ; les petites filles peuvent avoir un carré mais elles y plantent plutôt des fleurs que des légumes. Lorsqu'il y a cohabitation il est rare de voir les deux femmes, la jeune et la vieille, travailler ensemble au jardin alors qu'elles le font aux champs¹⁶ : le jardinage ne se dit guère non plus sinon par petites mises au point ; il se regarde plutôt et un jour, toutes ces femmes qui ont vu leur mère ou leur grand-mère pelever et sarcler, qui ont à l'occasion donné un « coup de main » ou qui ont été arracher des poireaux au jardin pour faire la soupe, prennent à leur tour les outils, ont un jardin en charge.

22 Dans ces conditions quelle femme d'ici irait tout de go donner des conseils, même si elle sait jouer d'une réputation d'excellente jardinière ? Et de plus à des étrangers venus de la ville qui ont un autre langage et peuvent être soupçonnés d'en savoir par ailleurs bien plus long que les gens d'ici sur tout un tas de choses. Répondre à une demande précise, certes, et pour les plus âgées en légitimant leur savoir par le fait que « les vieux le faisaient ou le disaient » ; à la rigueur transmettre des conseils ou des informations sous une forme indirecte :

« Il faut que je sème les pois, c'est la lune », mais c'est bien tout. La balle, si je puis dire, est dans le camp des nouveaux venus qui demandent ou ne demandent rien.

23 Il n'en demeure pas moins vrai que le jardinage facilite généralement l'établissement de relations de voisinage entre anciens et nouveaux détenteurs du sol¹⁷. A la différence de la maison dans laquelle on ne pénètre qu'invité, les jardins du Couserans sont visibles de l'extérieur ; les jardiniers sont « sur le tas », les fleurs et les légumes bien visibles donnent lieu à de petits commentaires souvent généreux de la part des femmes du pays parfois étonnées¹⁸. Les voisines ariégeoises donnent des salades (« elles vont monter »), des semences de haricots gardées d'une génération à l'autre et, bien sûr, du fumier s'il y en a. Les néo-Couserannais

de leur côté offrent des gourmants de fraisiers mais guère plus car ni le maïs sucré ni les potimarrons, choux chinois, topinambours ou radis noirs ne tentent vraiment la cuisinière qui se cache derrière toute jardinière et qui anticipe sur les remarques faites à table ; et quant au reste, poireaux, pommes de terre, haricots verts... elles en ont « de reste » et souvent de plus beaux.

- 24 On assiste donc à de menus échanges de produits plutôt que de savoirs élaborés même si quelques jardinières néo-couserannaises interrogent systématiquement leurs vieilles voisines « car elles ont l'habitude de la montagne » ; de petits réseaux de voisinage immédiat se créent mais ils peuvent aussi s'étendre dans une certaine mesure à des acteurs légèrement plus éloignés par l'intermédiaire de personnages charnière comme la factrice de Biert ou le facteur de Moulis, montant chaque jour à pied ou à bicyclette dans les écarts, le berger de Jacques qui fait paître son troupeau devant les habitats d'altitude, les retraités revenus au pays ou bien le « hippie » qui effectue de petits travaux à façon chez les Ariégeois, les aide à remplir les formulaires administratifs ou fait des courses en ville, transporte des femmes au marché et qu'on « paie » en retour. De discussions à bâtons rompus en menus échanges de produits ou de services, la barrière saute — ce qui ne veut pas dire que l'intégration se fasse — mais les fleurs de la Toussaint pénètrent, en changeant de statut, dans les nouveaux jardins tout comme les œillets mignardise plantés par une grand-mère aujourd'hui décédée.

Le jardin de l'enfance

- 25 « Alain est des Ardennes, alors naturellement il a apporté beaucoup de choses avec lui. » Laurence S., retraitée revenue au pays, juge ainsi le jardin de ses voisins. « Naturellement », le mot vaut qu'on s'y arrête tant il se rattache aux caractéristiques précédemment mises en lumière d'un jardinage qui se ferait comme ça, de soi, machinalement. Naturellement donc, les emprunts au savoir familial, à la culture de l'adolescence, au milieu antérieur marquent fortement le jardin d'Alain D.¹⁸. Ces emprunts sont également évidents dans le jardin de Jean-Pierre¹⁹, venu du Nord avec un plein panier de graines, qui ignore l'oignon local de Lescure et sème uniquement du « jaune paille des vertus » préfère le poireau perpétuel à tous les plants d'ici. Mais l'un et l'autre ont grandi au milieu des jardins ouvriers, ont eu un carré d'enfant dans le jardin du père ou du grand-père, avaient donc en arrivant un acquis important. Il est frappant d'entendre les jardiniers vraiment « tout neufs » faire très vite référence, sinon au jardin du père ou de la mère, du moins à celui d'un parent qui a joué le rôle d'initiateur ; le grand-père, un oncle, une cousine vus pendant les vacances et qui ont montré comment repiquer les fraisiers ou enterrer un noyau de pêche, qui ont évoqué leur jardin, certains pour en défendre l'accès. Même les plus urbains d'entre eux ont le souvenir vif d'un jardinier, d'un jardin potager qui sert de modèle — ou de contre-modèle — pour le choix des plantes, la disposition générale des légumes et des fleurs, l'installation des allées, les semis en planche ou en ligne.
- 26 Certains savoirs d'enfance trouvent une application (tel Alain B., toujours un arrosoir à la main parce qu'il vient de Provence) et les végétaux transplantés émaillent les jardins : Anne, Dominique et Philippe ont créé leur planche de fraisiers à partir de gourmants prélevés chez leur mère, Judith a réussi à acclimater du persil rave de sa Tchécoslovaquie natale, Claude a rapporté de la verveine de chez sa mère... qui n'avait guère qu'un jardin de balcon et Ivan, ancien Nantais, rêvait de choux-fleurs et d'artichauts. Tout comme leurs voisines soignent un poirier ou une touffe de violette plantée par une aïeule, ces choses vues, goûtées, apprises pendant l'enfance ont leur place au jardin et inscrivent bel et bien ces jardiniers en rupture de famille dans leur lignée d'origine ; tout comme peut le faire la bouteille de vin ou de liqueur « qui vient de chez moi », ce chez moi-là n'étant pas l'Ariège à l'évidence mais Nantes, Bordeaux ou la Normandie.

Les réseaux néo-ruraux

- 27 Dans la mesure où les jardins mobilisent les énergies, prennent une grande partie du temps, ils pourraient aussi occuper une place importante dans les discussions. En fait, non, moins que les chèvres, la remise en état des sources ou les innombrables conflits de voisinage (justement les chèvres dans les jardins) ; notablement moins que les agissements des uns et des autres, la réalisation des fêtes, les voyages, les conflits avec l'o.n.f. ou les notables locaux. On parle peu jardin, à l'évidence il reste ment, « pour faire une commission », le lieu de travail d'une personne ou du petit groupe familial, mais, en revanche, on va y faire un tour, on le regarde avant de pénétrer dans la maison, on échange des commentaires sur la nature et la qualité des plants, on les compare au sien, « on en prend de la graine » aux sens propre et figuré.
- 28 L'échange de produits et de recommandations, a surtout lieu entre « ceux qui s'y connaissent, qui ont un beau jardin » et les autres ; échange de salades à point ou de poireaux en surnombre bien sûr, dans le voisinage immédiat comme dans n'importe quel village couserannais, mais aussi échange de produits exotiques pour le Couserans ou de savoirs particuliers. Les réseaux de transmission débordent cette fois le cadre du voisinage immédiat, franchissent les vallées, passent les cols créant ici des modes qui souvent viennent de l'extérieur (potimarrons il y a quatre ou cinq ans, courge du Siam, épeautre des Alpes il y a deux ou trois ans, puis le petsaï et le blé marocain). Alors les jardins se différencient entre des extrêmes représentés par le jardin de Jean-Luc « un jardin tout à fait classique avec des tomates, des salades, des haricots verts, rien que des choses comme ça », et celui de Jean-Pierre, passionné par les légumes pérennes et la recherche des cultivars (généralement non ariégeois), ou l'introduction de variétés étrangères.
- 29 Ces jardins ne font que matérialiser des réseaux dont ils ne sont que la conséquence ou un avatar. Ceux-ci ne s'appuient pas sur la parenté comme un milieu couserannais mais sur l'amitié née de rencontres diverses, de la participation aux mêmes fêtes, sur l'origine commune (il existe un groupe d'Ardennais, de Flamands, d'Allemands) ; sur les intérêts partagés (ceux des parents d'élèves ou des groupements de producteurs) ; sur des idéologies voisines (et se retrouvent, bien sûr, les biodynamiciens convaincus ou les végétaliens, mais aussi les constructeurs de dômes, les artistes ou les anciens opposants à l'o.n.f.) ; sur la vie commune enfin car la mobilité des personnes favorise l'établissement de liens particuliers entre les villages ou les maisons isolées, entre ceux qui sont là depuis longtemps et ceux qui arrivent tout juste et qui prennent contact de manière préférentielle avec les néo-Couserannais déjà installés plutôt qu'avec les voisins du pays.

Un jardin montré

- 30 Là comme ailleurs, les jardins sont exposés au regard, devantures qui témoignent immédiatement et sans détour des choix de vie effectués. « Leurs jardins sont sales », disent les Ariégeoises mettant l'accent sur l'aspect, la tenue du jardin, la constance du travail qu'il faut effectuer car, ainsi que le dit le proverbe, « c'est à l'armoire et au jardin qu'on voit ce que femme vaut ». « Leurs jardins, ça ils sont propres ! rétorquent les néo-Couserannais, mais ils sont moches, y a rien dedans. »
- 31 Nous retrouvons en fait, chez les uns comme chez les autres, un certain nombre de critères d'évaluation communs mais dont l'importance réciproque varie, est liée à la culture : propreté donc, disposition générale, abondance, qualité, originalité des légumes et des fleurs, autant de signes qui renvoient à des hiérarchies de valeurs différentes, qui font qu'on ne parle pas vraiment la même langue. Dans les jardins néo-couserannais, la nature, l'originalité, la variété des légumes parlent d'abord ainsi que la disposition générale, l'esthétique donnée à cet espace qui, ne l'oublions pas, a souvent été défriché donc créé dans toutes les acceptions de ce terme. Nous avons vu que les espèces cultivées étaient très variables mais ces végétaux non locaux, exotiques, illicites peuvent en fait avoir droit de cité dans tous ces jardins, y ont souvent été

cultivés un temps alors qu'ils ne pénètrent en aucune façon les jardins ariégeois. Cette même variabilité se retrouve dans l'allure générale des jardins, certains maniérés comme des maisons de poupées, des napperons, des « marquettes », d'autres au contraire un peu fous et faisant fi de toute règle apparente prônant la fantaisie, d'autres enfin à « la va comme j'te pousse », moitié-friches moitié-planches. En fait, la norme est ici inversée et prend le contre-pied des beaux agencements à la française aux allées droites, permanentes voire cimentées, jugés trop rigides, trop fixes. On pourrait encore examiner les inventaires montrant l'importance accordée au cru et au savoureux (fraisiers, framboisiers, groseilliers mais aussi radis), aux plantes médicinales et aromatiques, aux herbes qualifiées de mauvaises, méchantes ou folles ailleurs, aux plantes sauvages. Un certain nombre de traits certes nuancés, variant selon les personnes et les situations, plus ou moins mis en valeur — en scène — font qu'à l'évidence il ne s'agit pas là de l'ouvrage d'une Ariégeoise ; le jardin est aussi conçu pour être vu et témoigner du projet de vie mis en œuvre. Alors, bien sûr, on en mange les produits, et avec quel plaisir, quelle fierté, mais dans bien des cas ce n'est pas tant la récolte qui importe que l'idée même du jardin ainsi que le fait de défricher, gratter la terre et la retourner, ordonnancer selon des règles ni strictes ni immuables, créer un décor entourant la maison (elle-même décor), s'approprier un espace.

32 Qu'on prenne les jardins néo-couserannais ou ariégeois, ceux de Minot, du pays de Sault ou les jardins ouvriers du Nord, ils permettent tous aux jardiniers de se reconnaître entre soi — ici de se différencier de ceux qui sont nés au pays — et d'affirmer en même temps de manière fine sa propre personnalité par-delà les objectifs de production. L'accent mis en milieu néo-couserannais sur la créativité, l'originalité, l'emprunt de végétaux étrangers ne doit pas masquer que les jardins des autres justement sont aussi lieux d'expérimentation — d'une autre nature et portant sur d'autres faits —, lieux d'acquisition tout aussi « bricolée » de savoirs nouveaux ; ricochant et répercutant les uns sur les autres, se conjuguant sur une trame souvent acquise dès l'enfance, ils s'aménagent à condition d'être cimentés par l'expérience personnelle, la pratique des outils, de la terre, des plantes, le « goût » et font que le jardin, bien plus que le champ, est un espace hautement approprié.

Bibliographie

- Barrau J., Plantes vivrières et patrimoine culinaire : une réflexion sur le cas provençal. *Information en Sciences sociales*, 1981, 20, 6 ; pp. 925-946.
- Charuty G., Fabre-Vassas C., Fine A., *Gestes d'amont*. Atelier du Gué, 1980.
- Coulet N., « Pour une histoire du jardin. Vergers et potagers à Aix 1350-1450 ». *Le Moyen Age*, 1967 ; pp. 239-270.
- Descola P., « Le jardin de Colibri. Procès de travail et catégorisations sexuelles chez les Achuar de l'Équateur », in *L'Homme*, XXIII, janvier-mars 1983, 1 ; pp. 61-90.
- Dubost F., *Côté jardin*, Paris, Scarabée et compagnie, 1984.
- Faucher D., « Les jardins familiaux et la technique agricole », in *Annales E.S.C.*, 1959 ; pp. 297-307.
- Gaulin C., *La vie rurale à Paris de 1850 à 1950*. Mémoire de D.E.A., Paris, e.h.e.s.s. 1979.
- « Jardin contre nature ». *Traverses 5/6*, Paris, 2^e éd. 1983.
- Lemonnier P., « Les jardins Anga (Nouvelle-Guinée), in *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, XXIX, 3-4, 1982 ; pp. 227-245.
- Lizet B., « Le jardin, lieu de confrontation culturelle. Étude du cas d'une vallée de Haute-Savoie », in *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, XXVI, 1, 1979 ; pp. 9-27.
- Lory J.-L., « Les jardins baruya », in *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, XXIX, 3-4, 1982 ; pp. 247-274.
- Malinowski B., *Les jardins de corail*, Paris, Maspero, 1974, trad. fr.

Raynaud Cl., Quelques données sur l'horticulture dans la vallée de Maradi, in *Études Nigériennes*, n° 26, Niamey (c.n.r.s.h.) - Paris (c.n.r.s.), 1969.

Salmona m., *Jardins maraîchers, travail de maraîchage sur le littoral est et ouest varois*, caesar, Paris X, Rapport cordes, 1980.

Zonabend F., *La mémoire longue. Temps et histoire du village*, Paris, p.u.f., 1980.

Notes

1 Voir à ce sujet en particulier A. Le Gentil *Néo-ruraux et Ariégeois dans l'agriculture des hautes vallées couserannaises. Canton d'Oust*. Mémoire de l'Ins. Nat. Agro. 1980.

2 Les estimations quantitatives ne sont guère précises ; Michel Chevalier (*L'Ariège*, 1985, pp. 168-169) se fonde sur des estimations de Léger et Hervieu (*Le retour à la nature*, 1983) et Ph. Ducroquet (1978) pour avancer le chiffre de 1000 à 1500 néo-ruraux dans l'ensemble du département. J'ai recueilli quant à moi le chiffre de 1800 personnes dont environ 800 pour le Couserans. Il faut cependant noter que la densité des néo-Pyrénéens est très diverse selon les vallées, les communes. Le Massatois et la haute vallée de Seix sont particulièrement attractifs alors que le Castillonais, aux villages groupés l'est bien moins.

3 Philippe Ducroquet, *Avenir agricole des Pyrénées ariégeoises*, thèse de 3^e cycle, Toulouse Le Mirail 1978.

4 Afrika, 25 ans, originaire de Perpignan, en Ariège depuis neuf ans vit avec son compagnon et ses deux enfants ; Noisette, 35 ans, originaire de Marseille, en Ariège depuis douze ans, vit seule avec ses trois enfants. Ginette, 30 ans, originaire de Vichy puis Paris, en Ariège depuis dix ans, vit avec son mari et leurs deux enfants. Gilles, 33 ans, originaire de Marmande puis Bordeaux, en Ariège depuis onze ans, vivait dans une communauté de trois adultes lorsqu'il jardinait. Alain C., 39 ans, en Ariège depuis douze ans, vit avec son épouse et leur enfant.

5 Cette année, Thierry a semé sur une partie de son jardin des graines diverses, mélangées au préalable dans un bol « pour voir ce qui pousse ». Jean-Pierre passe chaque jour une bonne heure dans son magnifique jardin mais s'excuse presque d'avouer qu'il en mange les légumes. Il laisse d'ailleurs la tâche de récolter à sa femme.

6 Judith, 32 ans, originaire de Tchécoslovaquie, douze ans d'Ariège, vit avec son mari et leurs deux enfants. Elle estime les revenus de son jardin à près de 15 000 F ; elle n'achète que les oranges, bananes, céréales, l'huile, le thé, le vin, le poivre et le sel, du lait, de la viande (en petite quantité) et des œufs. Ginette produit elle-même en plus ses laitages (neuf mois sur douze), sa viande et ses œufs.

7 Alain B., huit ans d'Ariège, 39 ans, originaire de La Ciotat, vit avec sa compagne Dominique, originaire d'Ariège (Lavelanet).

8 Terme non spécifique aux Pyrénées, cf. en particulier les travaux de G. Delbos et P. Jorion, ce « goût » ne s'applique pas qu'à des activités matérielles, ainsi les enfants peuvent ou non avoir le « goût aux études » et, s'ils ne l'ont pas, il est préférable de ne pas insister, les efforts demeurant vains.

9 In *La mémoire longue, temps et histoire au village*, Paris, p.u.f., p. 47.

10 Toute une cohorte de végétaux apparaît comme obligatoire dans un jardin et le spécifiant en quelque sorte : poireaux, carottes, salades, haricots, tomates. Les efforts de vulgarisation du maraîchage au Niger, ont porté sur ces mêmes légumes entraînant une profonde modification des habitudes alimentaires dans les zones urbaines proches de ces périmètres de jardins.

11 Ici ces expérimentations sont affaire de femmes, l'une essayant puis en parlant à ses voisines, parentes ou non et non affaire d'hommes, comme le note F. Zonabend à Minot (*Op. cit.*, p. 53 et suiv.).

12 Anne, 42 ans, treize années d'Ariège, originaire de Versailles vit seule avec ses deux enfants.

13 Raymond A., jeune agriculteur ariégeois dit : « La femme, elle travaille pour moi à la maison et au jardin. »

14 Ce n'est pas le lieu de parler ici de répartition des tâches ; qu'il me suffise d'indiquer que même si tous les adultes du « ménage » au sens i.n.s.e.e. du terme, ou de la maison,

vont au jardin, une analyse plus fine permet de repérer qu'une personne et une seule prend généralement en charge la responsabilité globale du jardin, décidant de son agencement, des rotations... les autres effectuent des travaux secondaires.

15Françoise, 35 ans, dix années d'Ariège, vit avec son mari, jeune agriculteur et ancien ingénieur agricole et leurs deux enfants ; bénéficiaires de la dotation « jeunes agriculteurs », bien outillés, actifs dans les milieux agricoles, ils sont un exemple de « migrants modernistes ».

16Il est délicat pour une mère d'apprendre à sa fille tout le jardinage, sachant que celle-ci risque fort, à son mariage, de changer de maison donc de jardin et surtout de devenir dépendante d'une belle-mère qui jardinera et cuisinera autrement.

17Sans vouloir nier des conflits plus ou moins latents, il est cependant rare qu'ils se manifestent par une atteinte au jardin ; il y a, bien sûr, ceux, peu nombreux, qui doivent payer pour avoir du fumier, et ceux qui ont eu à déplorer des vols ou des saccages ; mais ce sont les mêmes et ils se sont mis l'ensemble des voisins « à dos ».

18Les jardinières couserannaises ont souvent deux types de discours, l'un à l'adresse des « marginaux », l'autre entre elles ou à destination de l'ethnologue ; il est nettement plus sévère et les nouveaux jardins sont bien souvent caractérisés de « sales » et d'improductifs.

19Alain D., ancien ouvrier spécialisé est depuis dix ans en Ariège ; il est originaire des Ardennes (comme neuf autres personnes dans la même commune) et vit avec sa compagne et leur enfant. Jean-Pierre, 40 ans, originaire de Lille où il était artisan, vit en Ariège depuis deux ans dans une petite communauté de quatre adultes et cinq enfants ; il fait aussi partie des « migrants modernistes ».

Pour citer cet article

Référence électronique

Anne Luxereau, « A quelle mode vais-je planter mes choux ? », *Terrain* [En ligne], 6 | 1986, mis en ligne le 23 juillet 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2905.html>

Luxereau A., 1986, « A quelle mode vais-je planter mes choux ? », *Terrain*, n° 6, pp. 47-56.

À propos de l'auteur

Anne Luxereau

Chargée de recherche au Centre d'anthropologie des sociétés rurales C.N.R.S. Toulouse

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Index géographique : Midi-Pyrénées

Index thématique : végétal (monde)

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle